

Wanda Dabrowski

Événement, acte * ?

Approcher ce qu'il en est de l'acte avec la question de l'événement, c'est, je dirais en préambule, prendre en compte qu'il n'y a pas d'acte permanent et pas plus d'ailleurs d'acte final. Par contre, il y a des finalités de l'acte au sens des visées qui sont en quelque sorte identiques aux conditions de possibilité de l'acte. Il n'y a pas de compte rendu de l'acte, mais, avec ce dernier, Lacan introduit la question de ce qui peut permettre « ce moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste ¹ ». C'est dans la procédure de la passe que l'acte pourra être « mis à l'épreuve » : au moment où il peut se produire, un point aura été touché qui fera basculer, acte pour le sujet toujours singulier, au un par un. En ce sens, il n'y a pas de modèle et pas de savoir de l'acte. L'acte relève donc d'une temporalité de l'instant. Il n'est pas du sujet et ainsi ne se calcule pas, ne se décide pas, et il ne peut être repéré que dans la transmission de ses effets.

L'acte ne se prédique pas et tenter d'en cerner la possibilité avec la question de l'événement m'amène à formuler ainsi les choses : l'acte, comme avènement du réel, fait événement et le sujet en tire les conséquences. Dans le séminaire *L'Acte analytique*, Lacan souligne que c'est le terme de « conséquence » qui prend toute sa portée en ce qui concerne l'événement. Alors, peut-on risquer de dire qu'en prenant acte de ce qui fait événement, on s'approche de l'acte ? Sans cet avènement du réel comme événement, peut-on parler de fin authentique ? D'où les questions relatives à ce qui peut faire certitude de fin. En quoi cet avènement du réel peut-il faire événement pour le sujet et donner les conditions pour qu'il ne reste pas au seuil de l'acte ?

La nécessité qui a été pour Lacan d'introduire l'acte dans la structure relève de l'impossible à dire et en cela il est en affinité avec le fait d'être au pied du mur de l'impossible.

L'inconscient ne connaît pas le temps, mais l'après-coup ; il est coupure en acte, discontinuité, il relève du trébuchement, de la faille. De l'acte

découle une temporalité non linéaire, une temporalité de l'instant. L'acte se produit par contingence.

L'acte supporte la question obstinée de Lacan : comment s'assurer qu'il y a du psychanalyste ? Comment sait-on qu'il y a du psychanalyste ? Qu'est-ce qu'un psychanalyste ? L'absence de réponse définitive témoigne d'une orientation vers le réel de plus en plus soutenue et serrée au fil de son enseignement.

Quand il introduit cet acte insensé, il le produit en tant qu'intrusion, immixtion, tranchant, déterminant une rupture de la chaîne causale, à savoir qu'il n'y a pas d'acte qui puisse être la conséquence d'un autre acte et il n'y a pas de cause à l'acte mais des conditions de possibilité.

Si le symbolique est requis quant aux conditions d'où l'acte pourra se produire, en revanche, la structure de l'acte suppose l'absence de semblants, qui le met en affinité avec l'inconscient dont la dimension ne relève pas que de semblants : il y a un réel de l'inconscient qui ne fait pas semblant. Lacan indique qu'il s'agit de « faire trembler les semblants » pour ouvrir à une conclusion de la cure qui relèverait d'un réel.

L'analyse n'est pas seulement attestation des stigmates du réel, dont Lacan nous dit sur la fin de son enseignement qu'il se caractérise d'être relié à rien, d'être hors sens. Mais c'est plutôt une « appréhension éprouvée de l'inexistence ² », précise-t-il dans le séminaire *Encore*. Il ne s'agit pas seulement de produire un savoir sur l'impossible, il est indispensable que ce soit l'effet de l'épreuve de transfert dans l'expérience de la cure. C'est à l'épreuve du transfert que se mesure l'importance cruciale de la question du savoir et, avec l'acte, Lacan introduit cette subversion : l'inconscient c'est du savoir, « savoir sans sujet », un savoir qui ne se sait pas et qui pourtant affecte et oriente le sujet. C'est pourquoi dans l'acte le sujet n'y est pas.

Il précise que ce que les psychanalystes ont à savoir, « c'est qu'il y en a un de savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance ³ ». C'est bien de savoir qu'il s'agit avec l'inconscient, savoir insu, savoir sans sujet, savoir qui vient du réel, de l'inconscient réel fait de *lalangue*.

La constitution du sujet se fait à partir du langage, voire de *lalangue*, qui vient de l'Autre. Cette intrusion de l'Autre par *lalangue* (écho avec l'intrusion de l'acte) s'accompagne d'une perte radicale : l'objet *a*. Ce reste, plus-de-jouir, supplée au manque de cette jouissance absolue définitivement perdue. C'est dans sa chair que le sujet est marqué de cette expérience inaugurale. Cet acte inaugural, l'acte de parler, trouve sa résonance dans l'acte analytique en tant qu'il a fait événement pour un sujet. Ce qui est

ainsi fondateur du sujet, c'est un signifiant spécial qui ne représente pas le sujet pour un autre signifiant. Il s'agit du trait unaire et c'est ce trait qui constitue la marque traumatique, la marque sur le corps qui détermine une jouissance singulière.

Il n'y a pas de sujet sans le rapport à l'inconscient structuré comme un langage mais, d'autre part, il n'y a pas d'être parlant sans le rapport à l'inconscient en tant que cohabitation avec *lalangue*, soit cette modalité de jouissance singulière de l'inconscient. Ce signifiant premier qui s'incarne dans le corps ne s'oppose pas à la jouissance mais la détermine, donnant ainsi l'être comme effet du signifiant qui produit la jouissance, être en tant qu'être de jouissance.

Cette marque est castration, trace d'un impossible, et va se trouver actualisée dans l'acte : il est castration en acte. À cette perte va répondre le symptôme, en tant qu'« événement de corps » qui résulte de cette confrontation avec *lalangue* et qui va constituer la réponse que l'inconscient articule face à l'émergence d'une jouissance. Dans « La troisième », Lacan avance que le sens réel du symptôme, c'est « il n'y a pas de rapport sexuel », autrement dit le réel hors sens du symptôme reçoit un effet de sens réel, de cet autre réel qu'est l'impossible du rapport. L'effet de sens réel est donné par un réel.

Il y a une face du symptôme qui concerne la révélation de la vérité qui y est incluse et qui est relative au déchiffrement, et l'autre face qui est son réel, soit ce à quoi il se réduit après son déchiffrement. C'est la jouissance irréductible, opaque du symptôme en tant que point d'incurable, qui fait difficulté pour la réalisation des conditions de fin de cure, et qui est à produire dans la cure.

L'analyse n'est pas seulement une pratique de lecture des symptômes mais plutôt ce qui permet une ré-écriture, une écriture seconde. L'écriture première est le symptôme comme « événement de corps » en tant qu'une expérience de jouissance l'a marqué de manière indélébile. La lettre qui en résulte et qui s'est écrite dépend de *lalangue*, elle relève de l'inconscient réel. La lettre, marque de la rencontre singulière entre un sujet, son corps et le langage, est hors sens, pour autant cela ne l'empêche pas d'avoir des effets sur la jouissance donc sur le corps, c'est le corps qui est affecté. Le savoir inconscient, ce sont les effets de *lalangue* qui articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé.

L'analyse va mettre au jour la fonction de jouissance du symptôme qui se dit *sinthome* et c'est la lettre qui est fonction de jouissance du symptôme, l'incurable, qui est indice de ce qui s'écrit dans une psychanalyse. En

effet, la lettre vient en place de *a*, une fois le fantasme traversé, la lettre est ce qui reste du symptôme.

Se pose alors la question de l'interprétation analytique, qui doit faire advenir l'objet *a* dans la parole : comment elle peut opérer une coupure dans le signifiant pour faire exister ce qui de la cause fait échec au sens et constitue le réel de l'objet *a*.

Ce sont les dits dans la cure qui se lisent et se déchiffrent. L'acte de l'analyste vient de ce qui s'écrit dans le lit que creuse ce qui s'y jouit et qui a à faire avec le dire. « L'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet ⁴ », énonce Lacan. C'est donc une question de dire qui fait acte, l'acte se produit d'un dire et de ses effets.

L'événement, Lacan nous en donne une définition dans *Les non-dupes errent* : « L'événement, lui l'événement ne se produit que dans l'ordre du symbolique. Il n'y a d'événement que de dire ⁵. » Ce dire ne relève pas de la dimension de la vérité, ce qui ne veut pas dire qu'il soit sans lien avec elle, puisque, si la vérité passe par les dits analysants, le dire « ne s'y couple que d'y ex-sister ». Ce n'est plus de l'action de la parole qu'il est question mais de ce qui s'écrit dans le discours analytique. Ce qui s'y écrit n'est pas ce qui s'y dit. L'écrit est second par rapport à toute fonction de langage, deuxième par rapport à « la pluie analysante ». Ce qui s'y écrit ce sont les ravines que creuse la jouissance.

C'est le nœud de ce qui se dit avec ce qui s'entend qui fait l'événement du dire. C'est pourquoi l'expérience de la cure oblige à dire jusqu'à la limite du dicible, derrière lequel *ex-siste* le dire du sujet qui est sa singularité propre. Elle tient à ce qu'avance Lacan dans le *Séminaire XX* : à côté de la vérité il y a un effet de l'inconscient qui s'en distingue, un effet du signifiant en tant qu'il est cause de jouissance. C'est l'inconscient en tant que savoir qui se situe au niveau de la jouissance.

Le dire se distingue des dits et ne relève pas de la logique du signifiant, il relève d'une fonction qualifiée par Lacan d'existentielle, qui ne se dégage que de l'écrit et plus précisément de ce qui vient à s'écrire dans une analyse. En passant outre le sens de ce qui est dit, la coupure dans la parole permet pour l'analysant que quelque chose dans le signifiant résonne comme différent de son dit. Cet entendu en tant qu'il diffère du dit advient en s'écrivant et c'est cela qui relève du dire comme fonction existentielle. Le dire événement est ainsi ce qui *ex-siste* à l'être donc au dit, où justement se loge l'être. Dans « Radiophonie », Lacan le précise ainsi : « L'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire ⁶. »

Ce dire nous ramène aussi au « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » de « L'étourdit ». Le mode subjonctif du « qu'on dise » ne donne aucune valeur assertive au dire et le situe du côté de la contingence, il est non prédicable. Dans le « qu'on dise », il ne s'agit pas du sujet en tant qu'il dit, mais c'est dans le dire de la demande que se manifeste la dimension libidinale avec l'objet, l'objet cause qui manque radicalement.

Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan va donner au dire de l'analyse une fonction de nouage des trois registres de la parole, réel, symbolique, imaginaire, par quoi le dire *ex-siste* à l'ensemble des dits de l'analysant. « Nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud ⁷ » précise-t-il. C'est le dire de l'analyse qui fait le nœud serré de la jouissance du symptôme avec le réel, le symbolique et l'imaginaire. Michel Bousseyroux parle de nomination événementielle du symptôme : « C'est le dire seul, le dire de l'analyse, soit ce qui *ex-siste* à l'ensemble des dits analysants, qui effectue par le symptôme, par l'événement du symptôme, par sa nomination événementielle, ce nouage à quatre comme borroméen ⁸. »

C'est bien dans son acte que l'analyste va soutenir le dire de l'interprétation, dire en acte, pour répondre du réel. Ainsi dans la *dit-mension* du dire, l'interprétation équivoque homophonique ou grammaticale, opère la coupure qui participe de l'écriture, et indique l'impossible. Elle ne le démontre pas mais elle indique l'existence du réel.

Ne pas nourrir de sens le symptôme est ce qui permet de le réduire à partir de ce qu'il fut, à savoir événement, qui résulte de la rencontre entre l'entendu hors sens du signifiant et le corps. Pour atteindre à la jouissance hors sens, opaque du symptôme, et la dévaloriser en la nouant dans la cure avec le sens, une sensibilité à *lalangue* dans la parole est requise. Ces Uns que Lacan dit incarnés dans *lalangue* ne manquent pas de provoquer, quand ils sont mobilisés par le dire, des effets de jouissance touchant au corps, le corps étant ce qui se jouit pour l'être parlant.

C'est là que Lacan propose l'idée que de ce savoir déposé dans *lalangue* pourrait advenir le poème dont est fait l'analysant. Dans une analyse, le poème vient à s'écrire dans la parole analysante et passe ainsi à l'*ex-sistence* par l'écriture, au moyen du creusement d'un dire pour l'extraire de *lalangue*, de l'insu d'où il vient. Ce poème qui s'écrit relève de la différence absolue, de la singularité radicale. L'acte de l'analyste opère de ce point-là, l'interprétation participant de cette dimension poétique. Lacan nous dit qu'il y a un effet de trou propre à la poésie, en ce qu'il creuse le vide de l'objet, là où seulement peut résonner cet effet de jouissance dû à ce qui de *lalangue*

palpite. Mais ce poème n'est pas sujet, « je suis poème et qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet » dit Lacan, il relève de « on le sait soi ».

Pour finir, j'amènerais cette question : « Est-ce que se reconnaître dans le poème qui s'est écrit, est-ce ce qui peut faire nomination en permettant le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire en tant que quatrième ? » La nomination nomme quelque chose de l'être, le dire d'être étant pour Lacan ce qui fait nœud, mais ce nœud s'invente, se tresse et produit une consistance qui n'est pas imaginaire. Là, peut-être est-on proche de l'acte ?

Pour conclure, je dirais que l'événement qui relève du réel peut prêter à conséquence, et ouvrir à un commencement, s'il atteint à cette « nomination événementielle ».

Mots-clés : savoir sans sujet, sinthome, lalangue, dire, nœud, poème.

*↑ Intervention aux Journées nationales de l'EPFCL « Actes et inhibition » à Paris les 26 et 27 novembre 2016.

- 1.↑ J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375.
- 2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 132.
- 3.↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 558.
- 4.↑ J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », art. cit., p. 375.
- 5.↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 15 janvier 1974.
- 6.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 426.
- 7.↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 11 février 1975
- 8.↑ M. Bousseyroux, « Lacan avec Mallarmé : l'Action restreinte de l'analyste », *L'En-je lacanien*, n° 24, Toulouse, Érès, juin 2015, p. 66.